

LA BOURRASQUE

Bulletin de critique et d'agitation anarchistes

écrit depuis Clermont et ses abords

La Bourrasque est un bulletin qui ne se construit depuis aucune base politique, idéologique ou morale, considérant que ce ne sont que trois facettes d'une même domination. Les textes proposés ici ne se nourrissent que de rages et de désirs. La rage contre ce monde pourri par l'autorité et le fric. Le désir de vivre des instants d'insoumission et de liberté. S'il nous tient à cœur de mieux comprendre et évoquer dans ces lignes comment s'articulent les dominations qui traversent cette société, ce n'est pas pour en être les spectateurs-trices indignés mais pour envisager des pratiques et des horizons offensifs contre tous les pouvoirs. Allergiques aux dogmes et aux avant-gardismes, nous ne souhaitons ni convaincre, ni persuader. Dans La Bourrasque, nous voyons plutôt un souffle qui circule de rencontres en affinités. Une rafale qui recherche les brèches du vieux monde pour s'y engouffrer et les élargir. Un peu de vent pour que le feu se propage.

N°1

MARS
AVRIL 2016

CLERMONT, ENTRE MÉTROPOLÉ ET PRISON : L'ÉTAU SE RESSERT

Soyons clairEs ! Il ne s'agira pas dans ce texte de luttes pour « reprendre la ville » ou se « réapproprier nos quartiers ». Ces espaces n'ont jamais été nôtres, que ce soit individuellement ou collectivement. Ni les rues ou les places, ni les hôtels particuliers ou les HLM, ni les stades, les bars ou les salles de concert ne nous appartiennent. La ville a toujours été le terrain de jeu de prédilection du pouvoir ; l'urbanisme, la science qui élabore dans les moindres détails comment elle s'agence et se développe, n'est logiquement qu'un outil des dominantEs. Si l'on déchausse une minute les lunettes du folklore et de la nostalgie, il est difficile de ne pas admettre que l'histoire des cités, anciennes ou modernes, est traversée par une même volonté d'administration des concentrations de population et de gestion des flux humains et marchands. Si l'on peut définir cette disposition au contrôle comme une constante, il est malgré tout important de pointer les évolutions qui ont permis à la ville d'adapter et d'accroître son emprise sur les individuEs qui la peuplent.

Depuis quelques années, l'État impose un nouveau concept, la métropole, qui traîne dans son sillage une série de mots étranges comme attractivité, mobilité, participation, écoquartier... Autant de termes qui dessinent une réalité en kit, un casse-tête géant dans lequel chacune serait un pièce condamnée à s'imbriquer à la perfection. Pour aboutir à cette intégration totale, à cette transformation des individuEs en dociles habitantEs qui votent, consomment et ferment leurs gueules, le pouvoir met en place un certain nombre de dispositifs dédiés à faire rentrer dans le rang celles et ceux qui ont un usage déviant du fameux « espace public ». Clermont n'échappe pas à la règle.

L'argument sécuritaire reste un grand classique pour justifier n'importe quelle mesure accentuant le contrôle et la soumission des populations. Lorsqu'il s'agit de façonner des espaces où rien ne se passe en dehors du train-train de la production/consommation et du bal du divertissement, rien de tel que de créer et de monter en épingle un sentiment de crainte chez les citoyenNEs. Sans même parler du délire antiterroriste, nouveau joker que le pouvoir s'est glissé dans la manche en jubilant, on peut observer à Clermont plusieurs exemples plus ordinaires et quotidiens. Le « cas du quartier Mazet/St Pierre » est un des plus significatifs.

Il existe depuis longtemps un enjeu fort pour la Ville à intégrer à l'ordre urbain cet espace où régnerait « incivilités et trafic de drogues ». Mais de quoi parle-t-on ? Les quelques groupes de jeunes qui zonent place du Mazet et rue de la Boucherie ne représentent ni plus ni moins que l'expression d'un rapport anormal à l'espace public. Une anomalie qu'il est indispensable pour les autorités d'effacer en mettant en œuvre deux tactiques : la gentrification et la surveillance.

On commence par aseptiser encore plus la place en la couvrant d'un gris bien minéral et en ajoutant quelques bars et restos pour bobos ou jeunes étudiantEs branchéEs. A quand la rénovation ou le transfert des logements sociaux du quartier pour opérer un tri entre les trop pauvres/chiantEs et les autres ? Cette démarche urbanistique commence ainsi d'œuvrer à la normalisation de cet espace, ce qui permet ensuite de mieux en justifier l'aboutissement final par la surveillance et la répression. Réacs se plaignant de la baisse de la fréquentation et du chiffre d'affaire de leurs commerces, éluEs alarméEs par les actes d'incivilités, torchons locaux multipliant les gros titres sur la montée de l'insécurité... Tout était prêt pour déployer de nouveaux dispositifs de contrôle : une caméra boule au Mazet, une au marché Saint-Pierre*, un boîtier ultrason pour éloigner les jeunes indésirables, fermeture des passages de traverse de la rue de la Boucherie la nuit (trop bien pour zoner ou échapper aux keufs), création d'une brigade de flics à vélo, contrôles quotidiens de la BAC et des stupS... Police, mairie et Ophis (baillieur social) mettent le paquet, avec le soutien des commerçantEs et voisinEs vigilantEs.

Si une pourriture d'élite claironne : « Il faut sécuriser le centre-ville. La liberté, c'est de se déplacer où on veut, et quand on veut », il est évident que ce qui est pointé ici, c'est le comportement déviant de ces groupes qui bouleversent la normalité totalitaire de la ville. Et s'il est clair que les individus parmi eux qui font du biz en vendant leur merde de shit ou accostent des meufs dans la rue du haut de leur position de petits machos nous mettent les nerfs, cette remise en cause permanente de l'ordre urbain provoque la sympathie et appelle la solidarité.

D'autant plus que la dynamique décrite plus haut est à l'œuvre dans plusieurs autres quartiers dits sensibles de l'agglomération : quartiers nord, gare, St Jacques... Cette « reconquête urbaine » basée sur « l'occupation du terrain » (quel choix de termes évocateur !) s'accompagne régulièrement de projet de rénovation : extension de la ligne de tram et agrandissement du stade Gabriel Montpied à Champratel, modernisation de la gare et projet de restructuration du quartier avec la création du seconde ligne de tram, destruction prochaine de la Muraille de Chine à Saint Jacques, etc. Autant de projets qui, élaborés dans leurs « laboratoires » par quelques expertEs en urbanisme et imposés par les politiques, permettent une meilleure emprise sur ces espaces problématiques et la vie de ses habitantEs. C'est dans certains de ces quartiers qu'avaient éclatées en janvier et février 2012 des émeutes suite à l'assassinat de Wissam par des ordures de keufs le 31 décembre 2011. Depuis, à la préfecture, on assure une meilleure configuration des services de polices, en lien « avec la mairie et le SMTC** », pour des « opérations de fond et réagir dans l'urgence ».

Il devient de plus en plus vital de nous prouver le contraire, d'ébranler leurs certitudes par une multiplication d'offensives contre tous les symboles de cette ville-prison et de son quotidien asservissant ! Alors que chaque jour un peu plus la logique carcérale nous habite et nous abîme, ébranler nos individualités apathiques et les faire vibrer au diapason de la révolte semble être le seul horizon possible pour arracher quelques instants de liberté.

* Première phase de vidéosurveillance municipale entamée en 2014 par Bianchi et son adjoint à la sécurité Jérôme Godard avec l'installation de 22 caméras et la création d'un centre de supervision dans les locaux de la police municipale. La deuxième phase d'installation est prévue pour 2016.

** Syndicat Mixte des Transports en Commun de l'agglomération clermontoise, qui gère bus, tram et C.vélo

HISTOIRE DE L'ART

Fin février 2015 la Halle au blés, bâtiment emblématique du patrimoine historique clermontois, ancien site de l'École des Beaux-Arts inoccupé depuis 2006, reprenait des couleurs. Quelques zigotos laissaient s'exprimer leur fibre zartistique à grand coup de pots de peinture dans la façade. On se rappellera de cette oeuvre pour la délicatesse de son style ainsi que pour sa préparation méthodique. En effet, les peintres avaient au préalable aveuglé les caméras situées aux quatre coins de l'édifice. Chapeau les zartistes !



DE L'OMBRE DES VILLES... AUX LUEURS DE L'INSURRECTION

Dans ce meilleur des mondes, quand on ne rentre pas dans le rang, plane très vite la menace d'être enterrés dans des prisons, des camps de rétention ou des hôpitaux psychiatriques...

Pour s'engraisser sur nos côtes et bien nous tenir en laisse, on nous propose à volonté des crédits à court ou long terme, des drogues légales ou illégales, des écrans petits ou grands, des bouffons de gauche comme de droite.

Ecrasés par les rapports de domination et d'exploitation, le seul horizon possible serait de continuer à crever en silence, et de reproduire la guerre de tous contre tous.

Beaucoup d'autres chemins s'offrent pourtant à nous. La révolte et la solidarité, le sabotage et l'auto-organisation restent par exemple des armes de choix pour affronter tout ce qui nous opprime.

Quand les uniformes se font déginger, c'est un peu d'oxygène en plus... Quand la production est bloquée, c'est un peu d'exploitation en moins... Quand les lieux de réclusion brûlent, c'est un peu de liberté en plus... Quand les réfractaires trouvent des complicités, c'est un peu d'isolement en moins...

Chaque jour, ici et ailleurs, nombre d'individus sont contraints de s'éloigner de leurs liens, des lieux et des personnes qu'ils aiment, pour échapper à la répression ou tout simplement pour tenter de survivre à la misère.

La condition d'indésirable et de hors-la-loi devenant le lot d'une partie toujours plus importante de la population, se solidariser et se battre n'est pas une question de mots. C'est un enjeu pour la liberté de toutes et tous.

Cessons de raser les murs, détruisons-les !

[Texte d'une affiche de mai 2013]

PARTICIPATION ET PACIFICATION

Quelle chance a-t-on de vivre dans notre société occidentale où règne la démocratie, le plus juste et le plus adaptable de tous les systèmes politiques ! Si certainEs réformistes se plaignaient d'avoir délégué trop de pouvoir à « nos dirigeantEs », les voilà combléEs : démocratie participative, concertation, diagnostic partagé, co-construction des décisions, conseils de quartier, réunions publiques, démarche de proximité... A Clermont comme ailleurs, la même petite musique agaçante. La même bouillie rhétorique, prémâchée et prédigérée, tellement plus pratique pour le gavage.

En un mot comme en mille, il ne s'agit au final que de proposer aux citoyenNEs (au sens premier du terme, si cher à celles et ceux qui se revendiquent ainsi, *qui prend part à la vie de la cité*) de prendre en charge une partie des mécanismes de la domination. De l'aménagement mortifié des espaces comme avec les consultations publiques pour la rédaction du Plan Local d'Urbanisme (PLU) jusqu'à la surveillance des rues et des propriétés grâce aux « voisins vigilants », si fiers de travailler en lien direct avec les keufs, il semblerait qu'il n'y ait aucune limite quant à la « liberté » de s'accommoder de sa condition d'esclave, d'entretenir sa résignation et son apathie. Difficile de dire quel sentiment l'emporte, entre la tristesse et la rage, à voir tant de personnes nager comme des poissons dans l'eau aseptisée du beau bocal qu'on leur vend au prix de leur liberté.

De notre côté, il est hors de question de négocier notre soumission, de débattre d'une meilleure répartition du pouvoir, d'imaginer une manière moins désagréable de mourir asphyxiéE, dans ce monde de merde. OK pour imaginer un monde nouveau, mais pas avant d'avoir mis à bas les fondations de celui dans lequel on survit.

**Détruits ce qui te détruit !
Feu à la paix sociale !**

PRISON 5 ÉTOILES

SUR LES TAULES « HUMAINES » ET AUTRES CONNERIES DE CE GENRE

À RIOM, L'ÉTAT EXPÉRIMENTE UNE NOUVELLE MANIÈRE D'ÉCRASER LES INDIVIDUES. CE PROJET A UN NOM : ÉTABLISSEMENT À RÉINSERTION ACTIVE, AUTREMENT DIT ERA. DERRIÈRE CETTE NOUVELLE CRÉATION SÉMANTIQUE SE CACHE UNE RÉALITÉ MILLÉNAIRE ET NAUSÉABONDE, LA TAULE. RAPIDE APERÇU DE CETTE RÉCENTE RECONFIGURATION DE L'OPPRESSION CARCÉRALE ET DE SA RHÉTORIQUE "PLUS VERTE ET PLUS HUMAINE". À GERBER !



* Équipes Régionales d'Intervention et de Sécurité, globalement le GIGN de la taule, une bande d'ordures cagoulées et sur-violentes.

** SPIE Batignolles, entreprise de BTP dont la devise "le meilleur reste à construire" nous laisse très peu impatient(e) de découvrir la suite, a obtenu en 2010 un Partenariat Public Privé (PPP) commandité par le Ministère de la Justice pour la construction de 4 nouvelles prisons ultramodernes. Celles de Valence (Drôme) et Beauvais (Oise) ont été livrées en juin 2015. Maintenant que celle de Riom est terminée, il ne reste plus qu'à attendre 2017 et la fin du chantier de Lutterbach (Haut-Rhin) pour que ces enfures parachevent leur œuvre.

*** Pascal Moyon, directeur de la taule, est également celui qui en a assuré la conception, officiant comme chef de projet pendant les 2 ans qu'on dut sa construction.

**** Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation.

***** Appartements avec chambres, cuisine aménagée et terrasse pour accueillir les conjointEs et les enfants . Comme à la maison....

***** Pour approfondir sur la rhétorique de l'humanisation des prisons, on vous conseille de lire *Une cage en or reste une cage : Enfermer humainement, ça n'existe pas !*, paru dans la brochure "La Ruina" http://www.lacavale.be/IMG/pdf/la_ruina.pdf

Le 31 janvier 2016, les taulardEs qui croupissaient dans la maison d'arrêt de Clermont-Ferrand et dans la maison d'arrêt et le centre de détention de Riom ont quitté leurs cellules vétustes. Loin de se faire la belle, il s'agissait pour elles et eux de prendre leur quartier dans un centre pénitentiaire flambant neuf, au terme d'un court trajet en bus encadré par la bagatelle de 250 matonNEs, de 225 filés et gendarmes ainsi que d'agents des ERIS*. Ce bâtiment de 34000 m2, construit par l'entreprise SPIE Batignolles** et surveillé par 250 matonNEs, pourra au plus fort de son activité assurer la torture quotidienne de 566 personnes. Et à cette fin, rien n'a été laissé au hasard.

Deux maisons d'arrêt, un quartier de détention et un quartier d'évaluation pour hommes, une maison d'arrêt pour femmes, un quartier de semi-liberté. Pascal Moyon, le dirlo***, est très fier d'annoncer que son établissement de mort respecte toutes les dernières normes européennes en matière d'enfermement. L'accent est notamment mis sur les toutes nouvelles cellules individuelles avec douche. S'il est difficile de ne pas comprendre le soulagement des détenuEs, jusque là entassés à trois ou quatre par cellule, à l'idée d'obtenir une miette d'espace en plus et la possibilité de se laver à souhait, il ne faudrait pas non plus être dupes. Heureusement l'affreux dirlo est là pour nous rassurer : "le confort des détenus c'est d'abord celui des personnels qui y travaillent". Car comme touTEs les expertEs retors de la domination des individuEs l'ont appris et expérimenté depuis bien longtemps, il n'y a rien de tel que l'isolement et l'atomisation pour briser les rages et les solidarités qui mènent trop souvent à leur goût à la révolte et dans le cas présent, à la mutinerie.

Outre les bâtiments réservés au logement des prisonnier-ère-s se trouvent dans cette prison un gymnase, une salle de spectacle, une salle culturelle, quelques espaces verts, des salles de classe, de vastes ateliers... ainsi qu'un pôle d'insertion et de prévention de la récidive. On rentre là dans ce qui fait la spécificité de cet Établissement à Réinsertion Active. Il s'agit de mettre en œuvre tous les moyens pour que la taule joue enfin son rôle : la "réinsertion", c'est-à-dire la froide et brutale normalisation des comportements dans une optique d'intégration à une société autoritaire. On peut compter pour cela sur les habituellEs professionnellEs de la répression douce. Psychologues, agentEs du SPIP****, mais aussi vermines de Pôle Emploi, de la CAF ou de missions locales seront chargés d'évaluer régulièrement si les taulardEs jouent bien le jeu de la soumission et de préparer leur retour dans le monde extérieur. A cette fin, ces fossoyeurs-euses de liberté peuvent jouer de deux puissants leviers. Tout d'abord, ce n'est pas par hasard si ce centre pénitentiaire est doté de deux maisons d'arrêt. En effet, l'une d'elle bénéficie d'un régime "ouvert", grâce auquel certainEs prisonnier-ère-s, sélectionnés pour leur docilité, pourront circuler à leur guise dans l'enceinte de la taule un certain nombre d'heures dans la journée. Celles et ceux qui traînent des pieds, les réfractaires et autres insoumises resteront dans la seconde maison d'arrêt, avec le régime dur. Cette "innovation" est basée sur le système Respecto, un concept espagnol expérimenté là-bas depuis quelques années. C'est également dans cet esprit que sont définies les modalités d'accès aux parloirs familiaux et aux Unités de Vie Familiale (UVF)*****. Les plus "méritants" auront le droit d'y séjourner de 6h à 72h. Mónica Caballero, anarchiste prisonnière de la guerre sociale en Espagne

décrit ainsi ce système : "l'exercice de l'autorité est donc pris en charge en premier lieu par les prisonniers eux-mêmes, dans un 'commun accord' quant aux bases pour normaliser et coopérer". Ce que l'administration pénitentiaire n'obtient pas par la force, elle tente de l'obtenir par le chantage et la persuasion.

Il y a deux mois, quelques 360 habitantEs de Riom (sans doute triés sur le volet) qui ont visité la prison avant l'enfermement des détenuEs ont fait part de leur inquiétude face à l'absence de miradors, à la présence d'espaces verts extérieurs et à la faible hauteur des murs*****, mais ont également manifesté leur indignation devant cette débauche de luxe quand il est de plus en plus difficile de vivre décemment pour des gens normaux. Au delà du sadisme et de la bêtise crasse de ces réflexions, celles-ci révèlent à quel point la frontière entre vie dans la prison et existence à l'extérieur s'estompe toujours plus. Ces citoyenNEs bien dressé-e-s en viendraient presque à envier une cage, c'est dire si le pouvoir les a bien accoutumés à vivre privés de liberté.

Qu'elles soient archaïques ou modernes, soyons clairEs : les murs des taules tiennent debout grâce aux profondes fondations enfouies dans la peur qu'elles nous provoquent. À nos yeux, aucun monde n'est désirable tant qu'elles n'auront pas été réduites en cendre.

**Crève la taule, car ce monde n'en a que trop besoin !
Solidarité avec touTEs les enfermés
révoltés !**

L'ARME À L'OEIL

Cela fait un moment que la question de la quotidienneté de la domination me prend la tête et les tripes. J'entends par là cette multiplicité de « petites » agressions, humiliations, brimades, de celles qui nous travaillent au corps incessamment et qui entretiennent la soumission au jour le jour. J'avais envie d'entamer un processus de réflexion et d'écriture qui essaie, en prenant son temps, d'envisager cette question dans sa complexité, d'en débrouiller les intrications, d'en saisir les nuances et d'envisager des pistes de lutte. Le texte qui suit serait donc à prendre comme un premier jalon, comme une nécessité de tirer sur le fil pour mieux dérouler la pelote. Il s'agit d'une tentative de l'aborder d'une manière plus sensible que théorique (en l'occurrence par le regard), depuis mon individualité (celle d'un mec, blanc, issu de la classe moyenne). Le fait de le diffuser ici peut être vu comme une invitation à la discussion et à la critique, qui permettraient de nourrir et d'affiner ce début de questionnement encore mal dégrossi.*

Chaque jour, je suis témoin de situations qui me hérissent, me dégoûtent ou me mettent carrément hors de moi. Des situations dans lesquelles des individuEs se font écorner, ratatiner, humilier. Qu'elles soient liées au sexe, au genre, à l'âge, à la classe sociale ou à la soi-disant « race » (et j'en passe), toutes les formes de domination qui traversent cette société s'expriment quotidiennement, sans trêve et sans complexe. J'y suis donc sans cesse confronté dans la rue, au travail, dans les administrations, en famille ou dans n'importe quel autre « espace public ». Et pourtant, cette société m'accorde un grand nombre de privilèges qui me positionne comme dominant de fait ou potentiel, m'obligeant à un effort d'imagination pour tenter de percevoir ce que d'autres se prennent sans arrêt en pleine gueule. Que manquerait-il pour muer cette capacité d'identifier les dominations en pratique d'intervention pour perturber ou couper court à leurs déroulements, sans me poser en pacificateur, en embrouilleur ou en chevalier blanc ?

Parfois c'est la peur qui me retient, celle de m'opposer à un grand groupe ou à une violence exacerbée. Pourtant, rien ne m'oblige a priori à agir seul. Pourquoi ne pas chercher auprès d'autres personnes présentes à proximité des complications momentanées, tentant ainsi de briser cette indifférence conditionnée pour créer un élan qui nous permettrait de nous donner la force nécessaire pour agir. D'autres fois, je me sens entravé par les normes sociales, par ces injonctions bien intégrées du type "c'est pas tes oignons". En effet, qu'il s'agisse d'unE enfant écraséE par son papatriarche ou de la première moitié de ce qui semble être un couple qui piétinerait la seconde (ce qui revient à dire dans une infinie majorité de situations : un mec qui piétine « sa » meuf), intervenir reviendrait à faire irruption dans une « sphère privée ». Pourtant je ne vois la famille ou le couple** que comme des structures favorisant la reproduction des rapports de pouvoir

Alors qu'est-ce qui me retient ? La flemme ? Le fatalisme ? La honte ? L'incapacité de trancher entre envie d'agir en soutien et crainte de déposséder au même instant la personne qui se prend la domination de sa possibilité de révolte ? Autant de questions – et sûrement encore bien d'autres enfouies quelque part – dans lesquelles j'ai l'impression de m'enliser, accumulant un sentiment d'impuissance et de passivité. A balancer entre larmes de frustration et l'arme de l'action.

* "Petites" à prendre comme "à l'échelle individuelle"

** Par couple, j'entends cette construction sociale et morale rigide et oppressante basée sur l'hétéronormativité.

QUELQUES GRAINS DE SABLE DANS LES ROUAGES...

Vendredi 26 février, les locaux de Toulouse Métropole ont été attaqués à coups de marteau ; 48 vitres ont été défoncées. Revendiquée comme une action en solidarité avec la ZAD, les auteurEs concluent « le sabotage n'est pas un slogan, mais une pratique »

Toulouse samedi 27 février.
"Nous avons incendié plusieurs camions sur un chantier Vinci.
On avait envie de buter le feu.
De s'amuser ensemble,
de pas aller là où on était attendu.
C'était chouette.
Ca réchauffe un feu en hiver.
Soutien à tout-es les sales gosses, zadistes ou pas"

Dans la nuit du 9 au 10 mars, après une « AG étudiantes », un groupe de personnes bien inspirées a dévasté les quatre étages du bâtiment de la faculté de sociologie de Bordeaux. Les dégâts s'élevaient à plusieurs dizaines de milliers d'euros. Sur les murs, on pouvait lire : "On ne veut plus rien, nous prenons, volons, pillons tout".

A Toulouse le 9 mars, EDF et les keufs, main dans la main pour expulser le squat, se sont faits accueillir par les occupantEs avec des jets d'eau, puis de pierres, d'extincteurs et de boules de pétanque. Malgré ça, le lieu a été expulsé et les compagnonNEs interpellés. Un grand salut pour leur tenace rébellion !

Dans la nuit du 8 au 9 mars 2016 à Montreuil, des individuEs ont foutu le feu à la devanture du cabinet d'architectes Archi 5 qui se vante sur son site d'avoir réalisé de nombreux projet macabres : taules, tribunaux, comicos... L'action est dédiée « à toutes les personnes qui se battent pour la liberté et contre toute autorité, en particulier aux compagnons anarchistes Monica Caballero et Francisco Solar ».